

# Le rouleau de Scotch de Louis Armstrong

**Fabrice Vigne**

(merci à Christophe Sacchetti pour le tuyau)

« Lot n° 27. Magnifique trompette jouée par Miles Davis en octobre 1967 lors d'un concert à Anvers, Belgique. Mise à prix 12 000 dollars. »

Le commissaire priseur lance l'enchère pendant que son assesseur, immobile à l'avant scène, tient à bout de bras l'étui ouvert face à nous. Nous vérifions du regard : c'est bien une trompette. C'est juste une trompette. Avec un pavillon, trois pistons, une embouchure. Sauf que Miles lui a paraît-il conféré la Grâce en la portant à ses lèvres à Anvers un jour de 1967 et qu'elle vaut désormais 12 000 dollars. Prix de départ. Qui sait, j'attends de voir, elle atteindra peut-être le triple de cette somme. En quelques secondes, la voici déjà à 14 000, ce n'est pas le moment de lever un bras pour se gratter l'aisselle...

Je me demande combien de « trompettes jouées par Miles Davis » sont actuellement en circulation sur le marché international des fétichistes, et combien d'entre elles sont authentiques... Elle me fait penser aux « morceaux de la vraie croix » éparpillés de par le monde et qui, à ce qu'on dit, constitueraient s'ils étaient rassemblés façon puzzle, une croix de 20 mètres de haut sur 10 de large. Je ricane à l'intérieur.

C'est dingue tout de même, l'aura qu'on confère aux objets. J'ai l'air de me moquer, mais si je suis venu à cette « Vente exceptionnelle consacrée aux jazzmen du XXe siècle », c'est que je dois y croire moi aussi, un peu, à cette aura, j'espère l'apercevoir dans la lumière. Je suis assis au milieu de tous ces collectionneurs fébriles. Je suis curieux de l'ambiance autant que des pièces du catalogue. Je n'ai pas les moyens d'acheter quoi que ce soit, mais je suis bien obligé d'admettre que ça me fait un petit effet, me retrouver dans la même pièce qu'une trompette où Miles a soufflé. Soudain, je me sens un peu relié à lui. C'est mieux que rien, puisque je ne l'ai jamais vu en concert. Et qu'il est mort. Et que sa trompette brille encore.

Et si jamais ce n'est pas vrai, si cette trompette n'a pas approché Miles à moins de mille miles, eh bien tant pis, on est ému quand même par une fiction, par l'idée que ça aurait pu ! Nous avons, tous autant que nous sommes, Miles dans nos têtes, une image en noir et blanc, la Belgique de 1967, nous nous faisons notre propre cinéma, notre rêve d'un programme, *Round Midnight* peut-être, *On Green Dolphin Street*, il devait y avoir ce soir-là Wayne Shorter et Herbie Hancock... Nous sommes reliés sinon à Miles et son quintet, au moins entre nous, par cette émotion commune... De la pensée magique, voilà ce qui attire presque autant de monde dans cette salle des ventes que dans une salle de concert.

Le marteau s'abat, la trompette est adjugée 28 000 dollars à un chauve en lunettes noires et caban, au premier rang.

Ce qui me frappe le plus dans notre studieuse assemblée, c'est l'absence totale de musique. On n'entend pas la moindre note, on peut bien attendre, on n'en entendra pas... Alors que les personnes réunies sont censées être passionnées de musique. Mais tout est dans la tête. *Cosa mentale*. Au fond eux et moi sommes venus non pour la musique, mais pour l'idée que nous nous faisons de la musique, et l'espoir d'en posséder un fragment. C'est bizarre. Je crois que c'est un peu triste.

Tout à l'heure a été vendu un ensemble « presque complet » des V-discs de juin 1944 (date archi-collector !), contenant des perles de Glenn Miller ou Frank Sinatra. Enlevée pour près de 10 000 dollars... Alors que ces 78 tours ont été pressés sans le moindre objectif commercial, qu'ils étaient même interdits à la vente. Et que leur contenu est aujourd'hui facilement accessible, et en meilleure qualité, sans souffle ni rayure, sur CD ou Internet ! Mais au moins ce lot-là était-il de la musique. On peut l'écouter pour de bon, il suffit de posséder un gramophone en état de marche. Tandis que le chauve en lunettes noires et caban du premier rang, là... Sait-il seulement jouer de la trompette ? Que fera-t-il de son trésor, dans le cas contraire ? L'exposer dans une vitrine pour ses amis, l'enfermer dans un coffre-fort ? Jouir du lien « unique » qu'il possède désormais avec son héros ? Hum... Pas très sain.

« Lot suivant, n° 28. Livret de huit pages agrafées, programme original du concert de Benny Goodman au Carnegie Hall, New York, 16 janvier 1938, portant une signature autographe de Lionel Hampton plus tardive. Excellent état de conservation. Mise à prix 1500 dollars. »

Cette fois, l'objet exhibé par l'assesseur n'est qu'un morceau de papier gris bleu, piqué, renfermé dans une pochette de plastique transparent avec fermeture à glissière, comme une pièce à conviction ou un paquet de petits pois congelés. On ne peut même pas souffler dedans pour en faire naître une note. Le lien avec le jazz est encore plus ténu, fossilisé. « 1500 dollars ? » Tiens ? Personne ne lève la main pour le prix initial. Le maître de cérémonie l'abaisse à 1200. Une main se lève alors. Une autre. Une troisième. Finalement, nous revenons à 1500, c'était bien la peine. Surprise : c'est mon voisin de droite qui emporte l'enchère. Je le

sens frémir de joie. Peut-être était-il venu pour cette pièce précise. Un fan de Lionel Hampton ? Il se lève pour aller récupérer son gain. Il en trébuche.

Vient ensuite « N°29. Superbe pipe, de type Meerschaum, ayant appartenu à John Coltrane ». De mieux en mieux ! Cette fois ce n'est plus un objet pour souffler, mais pour aspirer ! Pour *in-spirer*, aussi, va savoir ? En quoi diable prendre en main, ou en bouche, la pipe de Trane permettrait à quiconque de reproduire sa méditation spirituelle lorsqu'il la fumait ? Quelle chance avons-nous, par l'appropriation d'un objet familier, de comprendre les subtiles volutes de son monde intérieur ? Fumeux, tout ça... La pipe trouve cependant preneur pour plusieurs milliers de dollars. Le cendrier de Coltrane en revanche n'est pas proposé à la vente ? Les mégots de ses clopes non plus ? Pourquoi pas les métastases de son foie dans une éprouvette, tant qu'on y est ?

Puis est présentée une autre fine liasse de papier : un carnet de moleskine retrouvé au domicile de Pannonica de Koenigswarter, dont une page est couverte de trois mots superposés, écriture non identifiée. *Peace. Love. Sex.* 2800 \$.

Puis, un haut-de-forme de Duke Ellington... Un pied de micro d'Ella... Une montre de Thelonious Monk... Deux baguettes (dont une brisée) d'Art Blakey... Une cage à oiseau de Charlie Parker... Un lot de partitions annotées par Carla Bley... Un tableau encadré, représentant à la fois un paysage de campagne et un corps de femme, attribué à Django Reinhardt... Une chemise blanche (du moins, qui a un jour été blanche) de Chet Baker... Un jeu de cordes pour guitare basse de Jaco Pastorius (neuf sous blister, jamais servi, complet de son ticket de caisse daté du 21 septembre 1987)... Un simple roseau troué retrouvé chez Yusef Lateef... Un objet métallique, doré, brillant et pointu, dont la fonction et l'usage sont hélas rigoureusement impénétrables mais auquel d'après de multiples témoignages Sun Ra conférait de grands pouvoirs...

Mon voisin est revenu s'asseoir. Ému presque aux larmes, il tripote son programme de 1938 à travers le plastique. Il le couve de ses yeux gourmands puis enfin se décide à ouvrir le sachet avec des précautions de Chevalier de la Table ronde effleurant le Graal. J'ai l'impression que ses mains tremblent.

Je trépigne. J'ai ma dose de ridicule, je crois. Je ne me souviens plus pourquoi j'ai eu envie de venir, mais je sais que j'ai eu tort. J'en ai assez vu, et surtout pas assez entendu. La seule « musique » ici est celle des coups de marteau du commissaire priseur, et le pauvre homme est dépourvu du moindre swing. J'ai une furieuse envie d'écouter du jazz, moi, nom de Dieu ! Du jazz en majesté, en personne ! Pas un cabinet de curiosité, pas une vague mémoire du jazz, une archéologie, une mélancolie dérisoire confinée dans des lots de grigris muets à l'usage de millionnaires ! Pas ces sinistres articles inanimés et poussiéreux, objets de mémoire peut-être, de culte sans doute, mais de jazz ? Sûrement pas ! Le jazz est vivant, quand toute cette mascarade sent la mort.

J'ai envie de me lever et de crier à tous, et surtout à mon voisin : « La musique est *immatérielle*, les gars ! Comme l'amour, comme la joie, comme

l'esprit, comme la générosité ! Invisible comme tout ce qui fabrique vraiment du lien entre nous ! Vous avez bonne mine, tous plus solitaires les uns que les autres, bien alignés dans les travées et sans le moindre contact, vos fétiches sur les genoux... Vous avez oublié ce que c'est vraiment, la musique, c'est une pelote de fil transparent, qui passe de l'un à l'autre et fait du bien à plusieurs, qui ne s'enferme pas dans un placard égoïste ! Réveillez-vous, levez-vous et chantez, tapez dans vos mains, remuez-vous les fesses ! »

Naturellement, je ronge mon frein, je reste assis, bras et jambes croisés, et je n'ouvre pas la bouche. Qui suis-je pour faire la leçon ? Après tout, je suis venu de mon plein gré, personne ne m'a forcé. Et je reste jusqu'au bout. Heureusement, ça se termine. Plus qu'un lot et on évacue la salle.

« Dernier lot, n°99. Le rouleau de Scotch de Louis Armstrong. Magnifique, heu... Eh bien, magnifique rouleau de Scotch. Opaque, jauni, un peu cassant, sans garantie de coller encore mais... ayant appartenu à Louis Armstrong en personne. Mise à prix, 100 dollars. »

Je lève un sourcil. Un rouleau de Scotch ? Tiens, c'est curieux, juste au moment où j'étais en train de me souvenir que la musique est un lien invisible, juste au moment où je hurlais dans ma tête « pelote de fil transparent ».

« Allons mesdames et messieurs, personne à 100 dollars, pour le ruban adhésif de Satchmo ? On descend à 50 dollars. »

Personne non plus. Incroyable. Cet objet modeste n'est pourtant pas moins important qu'une montre ou une cravate porté par un quelconque jazzman. Nul dans cette salle ne connaît donc le rôle du Scotch dans la vie d'Armstrong ? C'était sa deuxième passion, après la trompette !

« 50 dollars ? Allons... 30 dollars, mesdames et messieurs ? » Le commissaire priseur désespère.

Armstrong n'était pas seulement un génie de la musique, c'était un artiste du collage. Jusqu'à sa mort il a composé des milliers de tableaux à coups de Scotch, agençant et découpant portraits de lui et de ses *sidemen*, coupures de presse, dessins, images récupérées en tournée, télégrammes, lettres qu'il recevait ou écrivait, étiquettes d'enregistrement, pochettes de disque...

« 20 dollars ? Allons mesdames et messieurs, ce n'est pas raisonnable... 10 dollars ? » Silence dans la salle, puis légers murmures.

Ses collages, c'était son journal intime, son hobby, son art brut et son jardin secret. Son ruban invisible. La pelote de lien entre lui et nous. Entre lui et moi.

« 5 dollars ? » Son ton ferait presque pitié.

Bon sang. Compulsivement, je fouille mes poches. Je compte ma monnaie. J'ai ce qu'il faut. Tant pis, je lève la main en retenant ma respiration. Le

commissaire priseur crie sa joie, « 5 dollars au fond ! » Me voilà fétichiste parmi les fétichistes, mais à hauteur de 5 dollars. Un rouleau de Scotch tout neuf dans le premier drugstore serait à peine moins cher. Sauf que là, en plus du ruban adhésif, j'ai le lien transparent.

Je tremble un peu, pris au jeu à mon tour, je transpire, je jette un œil à mon voisin de droite, je comprends ce qu'il éprouvait quelques minutes plus tôt.

« 5 dollars une fois ! Deux fois ! Trois fois ! Adjugé ! » Le commissaire priseur ne traîne pas, il est soulagé. Coup de marteau.

Oh, ben ça alors. Je suis propriétaire d'un morceau de l'histoire de jazz. Un tout petit morceau, mais capable de relier les autres. Je me sens confusément honteux, mais heureux. Bon, pour attacher ensemble ces deux émotions contradictoires, il suffit que je ne garde pas mon gain pour moi. Pendant que la salle commence à se vider, j'engage la conversation avec mon voisin de droite.

« Si jamais votre programme de 1938 se déchire... Je vous donnerai volontiers un morceau de Scotch. » Un petit clin d'œil en bonus.

Il est décontenancé, mais il me sourit. Je poursuis sur ma lancée, le pont est jeté. « Alors comme ça, vous êtes fan de Lionel Hampton ?

- Ah ça oui ! J'ai tous ses enregistrements, mais sa meilleure période, c'est avec Goodman... »

Je ne suis pas tout à fait d'accord. Quand il a monté son propre big band quelques années plus tard, avec tous ces petits jeunes, Quincy Jones et même Mingus, c'était quelque chose... Bref, ça se discute. Discutons ! La conversation s'anime. Se passionne. On lâche des noms ! Des titres ! En surenchère on fredonne. On se promet de la poursuivre ailleurs, en buvant un verre.

Et, même, en écoutant de la musique.